

devoir que ne reconnaît pas son intelligence. On ne saurait donc imaginer d'absurdité plus flagrante que celle du principe libéral : «Il n'y a pas de crimes de pensées».

S'il n'y a pas de crimes de pensée, il n'y a pas non plus de crimes d'actions. Un crime, en effet, n'est un crime que parce qu'il viole un certain droit. Du moment que le droit peut être légitimement nié, on ne peut plus voir dans la violation de ce droit douteux un crime certain ; et, par conséquent, on n'a plus le droit de le punir.

Si on reconnaît au Mormon le droit d'enseigner que la polygamie est légitime, on commet envers lui une flagrante injustice en le punissant, lorsqu'il exerce son droit supposé. Si Proudhon n'a fait qu'exprimer une opinion libre, en disant : «La propriété, c'est le vol», celui qui, en vertu de cette doctrine, vous empêche de commettre ce vol, en vous dépouillant de votre propriété, loin de commettre un délit, acquiert un incontestable mérite, car il n'est rien de plus méritoire pour l'être raisonnable que de mettre sa conduite d'accord avec ses convictions.

Tel est donc le résultat inévitable de ce respect pour toutes les opinions dont font profession les chrétiens soi-disant libéraux : il conduit logiquement à la justification de tous les crimes. L'indifférence envers l'erreur, en se répandant au sein d'une société, porte à la morale publique un préjudice incomparablement plus grave que les plus énormes attentats. Ceux-ci sont des brèches aisément réparables, qui arrachent quelques pierres aux solides remparts d'une forteresse ; **l'indifférence pour l'erreur est une mine qui détruit les fondements d'une muraille et en prépare l'universel effondrement.** Les grands crimes produisent dans le corps social un désordre local et momentané ; **l'indifférence pour l'erreur atteint et tarit les sources mêmes de la vie religieuse et morale.** Les grands crimes, dans une société animée de l'amour de la vérité et de la justice, provoquent une énergique réaction et amènent un redoublement de vie ; **l'indifférence pour l'erreur rend, au contraire, toute réaction impossible et, comme une fièvre lente, conduit une société à la mort par un progrès d'autant plus irrésistible qu'il est moins aperçu.**

QUE CONCLURE DE CES CONSIDÉRATIONS ?

Que, dans le double intérêt de leur sanctification individuelle et du salut public, les chrétiens doivent faire un grand effort pour provoquer en eux-mêmes cette réaction salutaire dont l'absence est le signe le plus effrayant de la décomposition sociale. Cette réaction ne peut venir que de nous. Nous seuls possédons avec la certitude absolue de la vérité le droit et le pouvoir d'opposer à l'erreur une résistance efficace. En se fondant sur le principe faux de liberté de penser, la société moderne s'est mise hors d'état d'opposer une barrière efficace à l'invasion des plus pernicieuses erreurs et des désordres moraux qui en sont la conséquence logique. Ce n'est que par une nécessité, mais flagrante conséquence que les agents d'un pouvoir fondé sur ce principe peuvent condamner les crimes qui trouvent en ce principe même leur entière justification.

Pour conserver un peu de vie morale dans les sociétés dont l'organisation tend à détruire cette vie, il faut que les individus réagissent constamment et énergiquement contre cette influence meurtrière. **La société moderne qui fait consister son progrès dans la répudiation du**

christianisme n'a de vie que par ce qui reste encore de christianisme dans ses membres.

Mais nous l'avons compris : si, dans les membres vivants d'un corps que la vie chrétienne a presque entièrement abandonné, les convictions catholiques n'ont pas assez d'énergie pour réagir contre l'influence mortelle des membres putréfiés, ils ne tarderont pas à perdre eux aussi le souffle vivifiant qui les anime encore.

On le voit clairement : **il n'y a rien d'exagéré à dire que, pour chacun de nous, comme pour la société dont nous faisons partie, cette question de la haine de l'erreur est une question de vie ou de mort.**

Nous pouvons mesurer les garanties de durée que cette vie chrétienne possède en nous à l'énergie avec laquelle nous repousserons l'erreur, la violence de la haine dont nous serons animés contre elle. Cette haine ne doit pas plus avoir de bornes que notre amour pour DIEU, puisque la vérité, c'est DIEU ; et que la haine de l'erreur a nécessairement la même énergie que l'amour de la vérité. Donc, **point de pacte avec elle, point de ménagement, point d'illusions ;** ne nous laissons pas plus tromper par ses déguisements que séduire par son beau langage. Repoussons-la avec plus d'horreur encore lorsqu'elle se présente revêtue du style le plus élégant que lorsqu'elle apparaît couverte des haillons d'une abjecte littérature. Entrons dans la pensée de **l'Eglise qui défend de lire les livres même bons des hérésiarques, de peur qu'en s'affectionnant à l'auteur, les chrétiens ne se sentent porter à embrasser ses fausses doctrines.** Si peu qu'il y ait dans notre cœur de loyauté envers JÉSUS-CHRIST, notre divin Roi, loin de trouver injustes ou trop rigoureuses ces condamnations *in odium auctoris*, en haine de l'auteur, nous en ferons la règle de nos sentiments et de notre conduite.

Ne l'oublions pas en effet : la vérité qui réclame l'hommage de notre Foi n'est pas une froide abstraction ; c'est la parole vivante de JÉSUS-CHRIST. La nier, c'est infliger à ce divin Sauveur un criminel démenti ; la révoquer en doute c'est mettre en suspicion sa véracité. Nous ressentirions vivement un pareil outrage s'il nous était adressé : y serions-nous moins sensible quand il s'adresse à notre Roi et à notre DIEU ? Et quand nous nous trouvons en présence d'un de ces antéchristes, dont nous parlait naguère S. Jean, qui mettent tout leur esprit à rendre plus persuasif et partant plus nuisible ce démenti donné à la parole du divin Maître, est-ce que l'indignation soulevée dans notre cœur par le cynisme des uns et par l'hypocrisie des autres ne l'emportera pas sur le plaisir que causerait peut-être à notre esprit les charmes du style le plus enchanteur ? Fuyons la fascination de ces sirènes si nous ne voulons pas être arrêtés dans notre course vers l'éternelle patrie ! Rappelons-nous l'avertissement que l'apôtre emprunte à un sage païen : «Les discours mauvais corrompent les plus belles vertus» (Cor. XV, 33). Ne craignons pas qu'on nous accuse d'être exagérés dans notre piété et trop absolus dans nos principes : de pareils blâmes sont aujourd'hui les plus beaux de tous les éloges. En présence des trahisons criminelles et des lâches défections dont un maître comme JÉSUS-CHRIST est la victime, l'exagération dans la loyauté devient un devoir pour ses fidèles serviteurs ; **et les principes absolus sont l'unique salut d'une société qui s'écroule parce qu'elle n'est bâtie que sur le sable mouvant des opinions.**



L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Numéro 128 – JUILLET - AOÛT 2018

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr



«Accepter une compromission, même dans un but qui serait bon, est une erreur à la racine : ce n'est pas ce qu'a fait JÉSUS, surtout pour mourir. Donc, il ne faut absolument pas faire cela. Tant pis, vous resterez un petit groupe.»

Chers associés, ces recommandations de Mgr GUÉRARD DES LAURIERS au crépuscule d'une vie toute entière consacrée au combat pour l'intégrité de la Foi résonnent comme celles du testament d'un homme de DIEU qui alliait la vertu à la plus haute science théologique. L'esprit qui l'animait était bien celui de JÉSUS-CHRIST *«qui est né et qui est venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité»* et qui nous a ordonné de *«prêcher»* la vérité *«par-dessus les toits»*, de la *«clamer»* *«sans faire acception de personne»*, car seule *«la vérité rend libre»*.

Mais quelle est la cause du manque d'amour et de fidélité pour la vérité toute entière, même parmi les bons ?

C'est le manque de ferveur, expliquait aussi Mgr GUÉRARD, qui fait que l'on se laisse aller, que l'on s'arrête finalement sur des positions moins exigeantes, plus commodes, et que beaucoup de personnes, de prêtres même, cherchent le nombre, mais pas la vérité : pour conserver une plus grande quantité de « fidèles », ils taisent certaines choses et trahissent ainsi l'intégrité de la vérité ; il ne faut pas s'étonner qu'il en soit toujours ainsi, ajoutait-il, et ceux qui mêlent la vérité à l'erreur ne sont pas destinés à durer.

De même que, dans la nature, les hybrides ne se reproduisent pas, de même ces personnes ne pourront continuer longtemps de la sorte, elles se rangeront ou d'un côté, ou de l'autre.

Cet enseignement n'est-il pas tiré tout droit de l'Évangile ?

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, dit JÉSUS. Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre produire de bons fruits. Combien nombreux sont ceux qui y sont sourds à cet enseignement confirmé par toute l'histoire de l'Eglise et qui s'obstinent à ne pas l'entendre !

Avant de passer au domaine strictement doctrinal ou religieux, prenons tout d'abord comme exemple **la vie politique** car, ne l'oublions pas, c'est dans la vie toute entière de l'homme que vaut ce principe moral que l'on ne peut jamais faire de compromis avec la vérité, sans que cela ne porte aussi, tôt ou tard, par voie de conséquence, de par le fait que l'homme est responsable de ses actes, les mauvais fruits dont nous parle JÉSUS dans l'Évangile ! Quels sont les fruits de tant de combats politiques en faveur des «valeurs» de la Droite nationale quand, dans le même temps, des vérités de Foi ou le Décalogue y sont bafoués par ces partis ou ces hommes politiques ? Après parfois des décennies de combat,

nous pouvons constater des résultats minables parce que l'arbre a malheureusement porté les fruits qui lui revenaient, ceux mauvais...

Abordons maintenant le domaine qui nous intéresse plus directement ici, celui du combat pour le CHRIST et pour la Foi, mais, encore une fois, toute action humaine s'y rapporte toujours plus ou moins directement. Il y a quarante ans aussi, commençait un autre combat, celui de la Fraternité fondée par Mgr LEFEBVRE contre les nouveautés hérétiques ou mauvaises issues de Vatican II, mais ce combat a été miné depuis sa fondation par des erreurs graves contre la Foi concernant l'infailibilité et le Primat du Pape. Les fruits de ces faux principes concernant la Foi ne sont-ils pas aujourd'hui sous les yeux de tous les vrais fidèles catholiques ? Qui ne peut constater, s'il connaît un tant soi peu l'actualité religieuse, une très grande confusion doctrinale dans le camp de la résistance à Vatican II issue de cette même Fraternité ? Chacun de ceux qui se réclament de près ou de loin de son origine cite son fondateur pour soutenir des positions complètement contradictoires sur des problèmes capitaux comme, par exemple, ceux de la validité ou de la licéité des nouveaux rites sacramentels institués par Paul VI, ou de la nécessité d'obtenir une approbation de la part de la hiérarchie en place !

Certes, cette lutte pour garder la Foi intègre dans cette tempête terrible causée par le modernisme qui secoue l'Eglise catholique depuis plus d'un siècle s'est beaucoup aggravée depuis la privation de Vicaire du CHRIST avec Vatican II, mais c'est justement ce constat dans la lumière de la Foi d'absence d'Autorité dans l'Eglise depuis 1965 qui a été refusée a priori depuis ses débuts par cette même Fraternité : aussi le retour aux principes est toujours plus urgent et nécessaire !

La lecture que je vous propose dans cette lettre est un chapitre du *Règne sociale du CHRIST Roi* du R. P. RAMIÈRE qui est très éclairant et fortifiant pour rappeler l'esprit chrétien qui doit nous animer, en d'autres termes pour persévérer dans la Foi intègre et la Charité : s'il a été écrit en 1892, loin d'avoir perdu de son actualité, ses applications sont toujours plus nombreuses ! Ce savant jésuite reste dans la simple explication des principes qui font parti intégrante du véritable esprit catholique : **il explique ici LA NÉCESSITÉ DE NE FAIRE AUCUN PACTE AVEC L'ERREUR, AUCUN COMPROMIS AVEC CELLE-CI.** Et justement parce qu'il écrit à la fin du XIX^{ème} siècle, personne ne pourra soupçonner l'auteur de quelque parti pris ou préjugé actuel !... Après lecture de cet extrait du livre du Père RAMIÈRE, je pense que l'on comprend plus facilement que notre jugement sur le grave et sérieux manque de fermeté doctrinale dans divers groupes qui veulent résister au modernisme de Vatican II n'est pas du tout exagéré, bien malheureusement...

Quelques mots d'introduction au chapitre de notre auteur (1821, † 1884 à Toulouse), un des deux fondateurs de l' APOSTOLAT DE LA PRIÈRE.

Ce chapitre comprend **3 parties**.

I) La 1^{ère} prouve que **notre degré d'amour de la vérité correspond toujours à celui de notre haine de l'erreur**. Il y est distingué la politesse et la bienveillance à avoir envers la personne qui professe l'erreur de la haine que nous devons avoir envers cette même erreur qui n'a donc droit à aucun respect ! C'est exactement le contraire de ce que nous enseignent partout soit la société laïque dans laquelle nous vivons, soit les modernistes : il faut respecter les opinions de chacun, nous martelle-t-on, et gare à celui qui les combat, d'autant plus celles-ci seront plus absurdes et révoltantes !...

II) La 2^{ème} partie nous montre que cette haine de l'erreur est commandée par J.-C. qui nous enseigne dans l'Évangile que l'erreur en matière de Foi - ou hérésie - cause la damnation éternelle. De plus, ce péché est plus grave et plus lourd de conséquences sociales que les autres péchés mortels contre le Décalogue. Qui osera objecter quand le P. RAMIÈRE cite S. Thomas qui affirme que l'hérésie est le plus grave des péchés (après la haine de DIEU) ?

III) Dans la 3^{ème} partie, le P. RAMIÈRE insiste en nous expliquant que la haine de l'erreur est une question de vie ou de mort pour nous comme pour la société.

Quand vous aurez lu ces lignes, vous verrez comme il fait bon rafraîchir et imprégner son esprit de celui de J.-C. et de l'Église ! Aussi, cette lecture du P. RAMIÈRE aura une suite dans notre prochaine lettre.

LE RÈGNE SOCIAL DU COEUR DE JÉSUS

PARTIE II - CHAPITRE IV POINT DE PACTE AVEC L'ERREUR

Entre tous les symptômes alarmants que nous offre l'état présent de la société chrétienne, il n'en est point de plus grave que l'indifférence avec laquelle l'erreur est envisagée par les serviteurs mêmes de la vérité. (...)

Si la Foi est pour les âmes le plus essentiel des éléments de vie, **le plus infaillible de tous les signes de mort est l'absence de répulsion à l'égard du poison qui tend à détruire la Foi ; or, ce poison, c'est l'erreur**.

Que conclure de là ? **Que nous devons réagir de toute notre énergie contre l'erreur, si nous voulons arrêter la décomposition morale des sociétés**.

- I -

La haine de l'erreur et l'amour de la vérité ne sont pas tant deux sentiments que deux formes d'un sentiment unique. Inséparables l'un de l'autre, ils ont le même degré d'intensité ; ils croissent et décroissent ensemble. **L'amour de la vérité s'affaiblit dans les âmes à mesure que la haine de l'erreur y perd de sa force**. Et, comme la vigueur de la volonté et du caractère a pour appui indispensable l'énergie des convictions, **il est impossible que, dans une société, la haine de l'erreur diminue sans que la vie morale languisse, sans que les âmes perdent leur ressort, sans que les volontés s'énervent, sans que les caractères s'abaissent, sans que les vils calculs de l'égoïsme prennent la place des nobles inspirations et des sentiments généreux**.

N'est-ce pas là l'état où le libéralisme a réduit la société chrétienne ? Et, quand cette séduisante hérésie n'aurait pas eu d'autre fâcheux résultat, celui-là seul ne suffirait-il pas pour lui valoir les anathèmes de l'Église ?

La contagion est si universelle et elle a fait tant de ravage dans les âmes qu'on a cessé d'en apercevoir la gravité ; et qui sait si, en nous efforçant d'en signaler le danger, nous n'allons point passer pour des exagérés aux yeux même de quelques-uns de nos lecteurs ? Loin de paraître un mal, **l'indifférence à l'égard de l'erreur est considérée en effet par le plus grand nombre comme une qualité et une vertu, comme le signe d'un esprit large et d'un caractère modéré, comme l'heureux résultat de l'adoucissement des moeurs et des progrès de la civilisation**. La tolérance civile, étant devenue l'une des bases fondamentales des constitutions modernes, a entraîné comme conséquence presque inévitable dans les rapports individuels la tolérance dogmatique. Obligés d'avoir constamment des relations de politesse avec des hommes qui nient toutes nos croyances, nous nous accoutumons à étendre à leurs erreurs la bienveillance que nous témoignons à leurs personnes, à considérer ces erreurs comme des opinions qui ont des droits semblables, sinon égaux, à ceux de notre Foi et qui méritent en tout cas notre respect, alors même qu'elles ne peuvent obtenir notre adhésion.

Un chrétien qui est dans cette disposition d'esprit n'est plus chrétien qu'à demi car, s'il accorde encore son suffrage à JÉSUS-CHRIST, il est bien loin de lui reconnaître les droits exclusifs qui conviennent au DIEU unique et à l'unique Roi des âmes et des sociétés. Au lieu d'être ce qu'il est en réalité, la vérité absolue, l'Évangile n'est pour ce chrétien que la meilleure des opinions qui se disputent l'empire des intelligences ; aussi, tout en continuant à lui donner son adhésion, se croit-il obligé par l'équité d'examiner les droits des opinions rivales.

(...) Croyant connaître suffisamment la doctrine chrétienne, il ne trouve plus rien de nouveau dans les écrits qui ont pour but de l'exposer et de la défendre ; les bons livres et les bons journaux lui font éprouver le dégoût que causait la manne aux Israélites infidèles dans le désert. *Notre âme a la nausée de cette nourriture trop légère* (Nomb. XXI, 5). (...)

Nous ne parlons pas des hommes qui ont déjà renié leur Foi : ce sont les membres de la famille de JÉSUS-CHRIST qui sont, en ce moment l'objet de notre attention et chez lesquels nous nous efforçons de raviver les éléments de la vie vraiment chrétienne. N'en est-il pas un grand nombre, un très grand nombre, parmi ceux qui se disent et se croient chrétiens, chez qui l'illusion que nous venons de signaler a déplorablement affaibli le plus essentiel élément du véritable christianisme et dans l'âme desquels la croyance et l'amour de la vérité, faute d'être défendus par la haine de l'erreur (...) vont perdant chaque jour de leur force ?

- II -

Il suffit d'ouïr l'Évangile pour comprendre combien est contraire au véritable esprit de JÉSUS-CHRIST cette indifférence à l'égard des erreurs qui altèrent la pureté de sa doctrine.

Ce divin Sauveur qu'on vit constamment si indulgent à l'égard de toutes les faiblesses, si disposé à pardonner tous les égarements du coeur, ne montre que sévérité à l'égard des révoltés contre la Foi. «Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, nous dit-il, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain !» (Mat. XVIII, 17). «Allez, dit-il encore à ses apôtres, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai

commandé ; celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui refusera de croire sera condamné» (Marc XVI, 16). **Ce n'est donc pas seulement au refus de mettre en pratique sa doctrine qu'il attache la plus terrible de toutes les peines, l'éternelle damnation. Il nous dira ailleurs combien ce second genre de devoirs est indispensable. Mais ici il veut nous faire comprendre que la première et la plus essentielle obligation de l'être raisonnable, à l'égard de la suprême Vérité, est l'adhésion de son intelligence, et que le refus de cet hommage manifesté par la négation d'un seul des dogmes révélés est un crime qui suffit pour exclure de la voie de la justice et du séjour de l'éternel bonheur celui-là même qui se conformerait dans sa conduite à toutes les lois de l'honnêteté naturelle**.

C'est bien ainsi que les apôtres avaient entendu la pensée du Sauveur. Aussi, la haine de l'hérésie était-elle un des sentiments qu'ils s'attachaient à imprimer plus profondément dans le coeur de leurs disciples. Nous disons l'hérésie, c'est-à-dire l'erreur partielle qui, unie à la profession du plus grand nombre des dogmes chrétiens, acquiert par là un plus grand pouvoir pour détruire dans les âmes la Foi aux dogmes qu'elle combat. Les apôtres se montraient beaucoup plus sévères et inculquaient à leurs disciples une répulsion beaucoup plus énergique à l'égard de cette erreur séduisante qu'à l'égard des grossières erreurs de l'idolâtrie.

«Je ne vous dis pas d'éviter tout commerce avec les idolâtres, écrit S. Paul aux Corinthiens, car ce serait vous ordonner de sortir du monde» (I Cor. V, 9).

Mais cette interdiction, il n'hésite pas à la prononcer à l'égard des hérétiques. Il ne permet à son disciple Tite aucun rapport avec eux si ce n'est pour leur donner un premier et un second avertissement. Après cela il ordonne de rompre toute relation (Tit. III, 10).

S. Jean, l'apôtre de la charité, est plus impitoyable encore, s'il est possible, dans sa haine de l'erreur. Loin de voir une opposition entre cette haine qu'il inspire à ses disciples et l'amour dont il est, dans leurs assemblées, l'infatigable prédicateur, il considère ces deux devoirs comme inséparables. «La vraie charité, leur dit-il, consiste à conformer notre conduite aux commandements du maître. Or, le commandement qu'il nous a donné, c'est de demeurer fidèle à ses engagements. Nombre de séducteurs vont par le monde refusant de confesser l'incarnation du Fils de DIEU. Ceux-là sont des séducteurs, des antéchrists... Si quelqu'un d'entre eux vient à vous et ne vous apporte pas la vraie doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, ne le saluez même pas ; car celui qui le salue, entre par là-même en communication avec ses oeuvres mauvaises» (II Jn VI, 2).

Le plus illustre disciple de S. Jean, S. Polycarpe, évêque de Smyrne, trouve dans un voyage à Rome l'occasion de mettre en pratique les enseignements de son maître. L'hérésiarque Marcion l'ayant rencontré eut l'audace de l'aborder en lui disant : «Ne me reconnais-tu pas ?». «Oui, lui répond Polycarpe, je te reconnais pour le premier-né du diable.» (NOTE : Marcion rejetait l'Ancien Testament comme non révélé).

Nous ne prétendons pas assurément que les chrétiens doivent appliquer à la lettre, ces préceptes des Apôtres à l'égard des hérétiques et des incrédules de notre temps. Nul n'ignore qu'il y a une grande différence entre l'homme qui s'éloigne volontairement de la vérité connue et l'homme né dans l'erreur que l'ignorance seule tient éloigné de la vérité. Mais **si notre**

conduite à l'égard des personnes peut être différente, nos sentiments à l'égard de l'erreur doivent être les mêmes. Sous ce rapport, il n'y a entre le temps des Apôtres et le nôtre aucune différence, sinon que l'erreur est devenue d'autant plus digne de notre haine qu'elle exerce sur les intelligences un empire plus funeste et qu'elle combat avec un plus déplorable succès la doctrine de JÉSUS-CHRIST.

Ce succès, l'erreur en est redevable, en grande partie du moins, aux ménagements que les chrétiens gardent à son égard ; disons mieux, aux complaisances, au respect qu'ils lui témoignent. Car ce n'est pas seulement la personne de l'incrédule que l'on respecte à cause des qualités qu'on lui reconnaît et de la bonne foi qu'on lui suppose ; ce sont ses erreurs mêmes ou ses opinions puisqu'il est reçu que toutes les opinions sont respectables.

Voilà où le libéralisme nous a conduits. Il a mené un grand nombre de chrétiens à faire ouvertement profession de respecter ce que JÉSUS-CHRIST déclare être le premier et principal motif de la damnation éternelle ; ce que tous les théologiens catholiques après S. Thomas considèrent comme le plus grand de tous les crimes.

C'est ici surtout que le modérantisme va se révolter et crier à l'exagération. Quoi, l'hérésie, une simple opinion, une attaque livrée dans une conversation ou dans un livre à la vérité abstraite, serait en elle-même un crime plus grave que le vol et que le meurtre et devrait être de notre part l'objet d'une haine plus énergique ? Oui, telle est bien la doctrine catholique, exposée et, qui plus est, démontrée avec évidence par S. Thomas.

Dans sa Somme théologique (I^a II^{ae}, q. X, art. 3), S. Thomas se pose très nettement cette question : «Le péché contre la Foi est-il le plus grand de tous les péchés ?» Voici sa réponse : «Je réponds que ce qui constitue proprement le péché, c'est l'éloignement volontaire de DIEU. D'où il suit qu'un péché est d'autant plus grave qu'il éloigne davantage de DIEU. Or, par les péchés contre la Foi, l'homme est éloigné de DIEU plus que par tous les autres, puisqu'il n'a plus même de lui une connaissance vraie ; et la fausse connaissance qu'il peut conserver de DIEU, au lieu de le rapprocher de lui, l'éloigne encore davantage... **Il est donc évident que les péchés contre la Foi sont plus graves que tous les péchés qui naissent de la perversion de moeurs**.»

Dans un autre de ses ouvrages, le saint Docteur ajoute à cette considération une autre preuve qui n'est pas moins évidente. «Le mal, dit-il, est d'autant plus grave qu'il nuit davantage ; or, l'hérésie nuit aux âmes plus que tous les autres péchés, attendu qu'en renversant le fondement de tout bien moral, elle n'en laisse rien subsister. Elle est donc par elle-même, le plus grave de tous les péchés, bien que, par suite de circonstances accidentelles, d'autres péchés puissent rendre plus coupables ceux qui les commettent.»

- III -

Il suffit de bien saisir cet enseignement du grand Docteur pour y trouver la réfutation la plus péremptoire de la funeste illusion que nous combattons en ce moment. S'il est en effet quelque chose d'évident, c'est la liaison indissoluble qui existe entre les croyances et les moeurs, entre les convictions de l'intelligence et les déterminations de la volonté. L'homme peut ne pas accomplir tous les devoirs qu'il connaît ; mais il est impossible que sa volonté soit liée efficacement par un